

TEMPLON

ii

GEORGE SEGAL

LIBÉRATION, 2 octobre 2017

George Segal, mouleur d'instants figés



«The Dancers», 1971, de George Segal. Photo The George and Helen Segal Foundation Inc.



TEMPLON

ii

GEORGE SEGAL

LIBÉRATION, 2 octobre 2017

Présentés à Paris, les «tableaux vivants» de l'Américain mort en 2000 magnifient la banalité du quotidien.

Placées sous les halos jaunâtres et glauques de la galerie Templon (Paris III^e), les sculptures de George Segal (1924-2000) ne sont pas vraiment aidées. Mais elles s'en remettent. Question d'expérience et de nature : elles ont l'habitude de faire bande à part tout en campant

de plain-pied avec le spectateur dans l'espace d'exposition. Être là et ailleurs, c'est aussi le don (ou l'obligation) de tous ceux qui prennent les transports en commun. Ces passagers absorbés dans leurs pensées (aujourd'hui, les yeux et les tympan branchés sur leur smartphone) sont moulés par l'artiste américain dans une sculpture de groupe (*Bus Passengers*) dont les membres, tous blanc plâtreux, collés, serrés, les uns assis sur une banquette bleu roi, les autres debout, agrippés à une barre métallique, restent parfaitement étrangers à leurs voisins.

Ce motif et cette composition sont récurrents dans l'œuvre de l'Américain, artiste du cauchemar climatisé et des êtres esseulés ou plutôt, comme l'écrivit en 1966 l'historienne de l'art américaine Lucy Lippard, des «*happenings surgelés*». La formule décrit, mieux que celle de «*tableaux vivants*», choisie par l'artiste, le processus de pétrification pompéienne dont sont affligées ces figures.

Plâtre. Monochromes (blancs mais aussi noirs ou bleus), les corps sont saisis sur le vif, pour être aussitôt figés grâce à une technique de momification adoptée en 1961 et indéfectiblement suivie. Appliquant des bandelettes imbibées de plâtre directement sur le corps de ses modèles avant, une fois sèches et durcies, de les découper puis de les colmater, Segal trouve le moyen d'être à la fois naturaliste et expressionniste, d'épouser au plus près la forme et l'attitude des corps tout en mode-

TEMPLON

ii

GEORGE SEGAL

LIBÉRATION, 2 octobre 2017

lant leur surface. Laquelle est légèrement grêlée d'imperfections, de bosses, de bubons, de colmatages, de sutures, de froissements, de pliures. Les sculptures sont des gangues de plâtre qui enferment et moulent aussi l'intériorité des sujets. Toutes ont l'air assez légères et friables, se tenant très loin de la consistance dure des statues classiques vouées à durer éternellement. D'ailleurs, Segal contextualise ses sculptures dans l'espace et dans le temps. *42nd Street Deli* plante un type titubant, le ventre bedonnant, penchant dangereusement vers l'avant, au pied de l'enseigne électrique d'une épicerie de nuit. Là, il est minuit passé – et l'heure pour ce noceur tout bleu de trouver la force de rentrer.

Orgasme. Ailleurs, en face, il est très tôt et toujours temps pour cette femme de rester allongée, assoupie, dans son lit au drap froissé tandis que les premières lueurs d'un jour blanc pointent par la fenêtre (*Early*

Morning: Woman Lying on Bed). A chaque heure du jour ou de la nuit sa routine. Aucune œuvre ne met en scène un moment décisif ou fatidique. Segal sculpte des corps claquemurés et déformés par la routine. Ce qui ne veut pas dire que les œuvres respirent systématiquement la mélancolie. Dans l'expo, l'une d'elles au moins, une femme alanguie, jambes écartées, est déformée par le plaisir qu'elle prend à se masturber. Cette *Girl on Wicker Lounge* se caresse sur une chaise longue. Soit l'ordinaire d'une fille (ce pourrait être un homme) seule. Comble du désespoir: chez Segal, même le sexe est «surgelé» et l'orgasme frigorifié. Triste chair, hélas, et morne plâtre. L'expo dès lors se pare d'une vertu cathartique.

JUDICAËL LAVRADOR

GEORGE SEGAL. Galerie Templon.
30, rue Beaubourg, 75003.
Jusqu'au 28 octobre.
Rens. : Danieltemplon.com